

Mise en contexte

L'auteur dans son temps

* Origines et enfance

Né de père inconnu (mais supposé) et de mère déclarée tardivement à Rome le 26 août 1880, Guillaume Albert Vladimir Apollinaris Kostrowicki serait le fils d'un officier russe qui ne le reconnaîtra jamais et d'une jeune femme de la noblesse polonaise. Les circonstances familiales restent floues mais Apollinaire et son frère sont finalement élevés à quelques pas du Vatican dans une éducation religieuse libérale mais pieuse. La famille déménage et Apollinaire se retrouve à Monte-Carlo puis Nice pour y finir ses études secondaires. Il rencontre ses premiers et durables amis, comme le fameux André Salmon qui sera de ses premières aventures artistiques et auquel il va dédier un de ses poèmes d'*Alcools*. Même si Apollinaire déclare que «chacun de mes poèmes est la commémoration de ma vie»¹, retrouver l'Italie et la Rome de l'enfance dans la poésie d'Apollinaire n'est qu'incertain et parcellaire. Bien sûr quelques traces apparaissent jusque dans *Il y a*, qui précède les *Poèmes à Lou*, avec le poème adressé à Luigi Amaro² et le vers final qui confesse «Et nous aimons tous deux la France et l'Italie». Certes, dans *Le guetteur mélancolique* revient un bout du pays natal avec

1. Lettre à André Breton datée de 1916.

2. Poète génois de son nom véritable Luigi Sanguinetti, ami et correspondant d'Apollinaire.

la mention, encore conclusive, de «l'harmonie des beaux airs de France et d'Italie». Plus que des allusions, les *Calligrammes* osent enfin l'hommage explicite dans le poème «À l'Italie» :

Bien abrité dans l'hypogée que j'ai creusé moi-même
C'est à toi que songe Italie mère de mes pensées
[...]
Mais ne t'en fais pas nous t'aimons bien
Italie mère qui es aussi notre fille
[...]
Italie
Toi notre mère et notre fille quelque chose comme notre sœur

Enfin la langue italienne comme exhumée se refracie un chemin dans «À travers l'Europe» (in *Calligrammes*), le temps de deux vers émouvants :

Una volta ho intenso dire Che vuoi
Je me suis mis à pleurer en me souvenant de vos enfances

Mais dans «Zone», la grande épopée rétrospective qui ouvre *Alcools*, Rome surgit quand on ne l'attendait plus, au vers 108 :

Te voici à Rome sous un néflier du Japon

Dans «Vendémiaire», le poème préféré d'Apollinaire (de l'aveu même qu'il fait à Madeleine dans l'une de ses lettres) au sein de son recueil *Alcools*, poème largement dominé par Paris, Rome n'est qu'indirectement désignée par son enclave papale, et très tardivement encore :

Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican

Apollinaire n'a pas été marqué par sa naissance et sa prime jeunesse romaine, qu'il a largement supplantée par d'autres ancrages plus forts : la côte d'Azur (Hyères, Menton, Sospel, autant de villes préalpines et/ou littorales mentionnées), Paris et Auteuil, le Rhin deviennent ses nouvelles résidences, attaches et références. Apollinaire engage diverses manœuvres, insistantes, pour se faire

naturaliser et servir comme officier (il sera cantonné au grade de sous-officier) au service de la France. On dirait aujourd'hui qu'il a activement travaillé à son « assimilation ».

✱ Contexte historique, social et politique

Si l'on sort de son contexte biographique propre, fait de déracinements et ré-enracinements, que propose le monde à un homme qui naît en 1880 ? L'on est immédiatement tenté, à lire « 1880 » de songer à la « Belle époque », contexte d'entre-deux-guerres, censément dévolu aux plaisirs et aux mondanités. En vérité, le monde qui accueille Apollinaire est un monde instable plus que festif.

Au plan industriel, le monde s'achemine vers une économie de masse, avec l'industrialisation qui se poursuit, décline des zones et favorise de nouveaux espaces. Certes le monde est innovant avec notamment, lorsqu'Apollinaire vient au monde, quasiment simultanément la mise au point du téléphone par Graham Bell, celle de la lampe par Edison et l'invention du tramway. Au dedans comme au dehors, dans les intérieurs comme dans les territoires, la vie change. Le colonialisme bat son plein, les réseaux ferrés connaissent une extension sans précédent et peu à peu le transport aérien s'esquisse. Les mutations technologiques bouleversent cependant les rapports sociaux : les ouvriers et travailleurs s'organisent dans un espace urbain en pleine explosion mais qui concentre aussi de nouvelles misères ; en 1864 le droit de grève nouvellement accordé en France est parfaitement contemporain de la proclamation de la première internationale des travailleurs. Sur ce modèle seront créées dans la foulée le Trade Union britannique et l'American Federation of Labor. Une classe organise se constitue tandis que des « cols blancs » se rendent visibles : fonctionnaires, ingénieurs, employés de bureaux, vendeurs dans les grands magasins... C'est toute une société qui est en mutation.

Les paysages changent en conséquence, s'urbanisant comme jamais : le Greater London, le Grand Paris, le Grand Berlin absorbent les périphéries, conduisant à la création d'habitat social (en France, la loi de 1894 favorise la création d'HBM, Habitats à bon marché).

Dans un tel contexte de massification, il semble difficile de contempler les paysages vallonnés, harmonieux et forestiers qui avaient inspiré les poètes de la Pléiade et fasciné les premiers Romantiques intimes des forces de la Nature et des éléments.

L'Empire colonial n'est pas remis en cause, au contraire il est pourvoyeur de richesses et il est amplement relayé par une idéologie ségrégative alors en vogue qui accompagne la hiérarchisation de « races » avec mise au pas de l'indigénat et logiques d'acculturation forcée. Pourtant, qu'il s'agisse des progrès technologiques et scientifiques ou de la naissance de l'ethnologie et du regard comparatif méthodique, les certitudes vacillent, émettant l'hypothèse que les savoirs sont relatifs et les dominations provisoires. En peu de temps, ce sont les sciences (avec Bergson), la médecine (avec Freud) et la physique (avec Einstein) qui vont être ébranlées par le doute et dérangées par de nouveaux concepts. C'est donc dans un monde renouvelé mais aussi déstabilisé que les artistes vont définir un nouveau regard et de nouvelles attentes, se donnant aussi un nouveau rôle de témoins agités, pour fonder en réaction à l'Académisme, l'Avant-Garde.

Si la fonction traditionnelle de l'artiste engagé comme on la connaissait déjà avec Victor Hugo demeure (Zola prenant parti dans l'Affaire Dreyfus, de façon très médiatisée et entraînant avec lui tout un lot d'intellectuels), l'artiste, et en particulier dans le Paris capitale des arts, se trouve aussi ballotté, soumis aux lois du Marché de l'art et aspiré par la course effrénée à la nouveauté et à l'originalité. Dans ce nouveau monde très exigeant, même l'artiste doit tenir la cadence.

* Le bourlingueur

Apollinaire ne tient pas en place mais se cherche une place, qu'il trouvera en tant qu'artiste, mari et citoyen, à Paris.

Né à Rome en 1880, passant ses toutes premières années à Bologne, Apollinaire s'installe à Monaco à l'âge de sept ans, élevé par sa mère qui gagne sa vie comme «entraîneuse» au Casino. Sa scolarité se passe entre Monaco, Cannes et Nice.

À Nice il s'engage comme dreyfusard. À dix-neuf ans, après un passage par les Alpes, il monte à Paris. Il commence sa vie littéraire, connaît ses premières amours bohèmes, rédige *l'Enchan-teur pourrissant* et, pour survivre, apprend un «vrai» métier, la sténographie.

Dès 1901 commence son périple outre-rhénan en tant que précepteur pour une famille de nobles franco-allemands : en Rhénanie d'abord (où il tombe amoureux d'Annie Pleyden, jeune anglaise également embauchée) puis Cologne, Dresde, Munich... Annie finit par lui signifier leur rupture, il rentre à Paris et se consacre à des publications régulières dans des hebdomadaires bien diffusés comme *l'Européen*. C'est la première période parisienne, avec une brève escale à Londres pour retrouver Annie.

À compter de 1909 le voici critique d'art et conteur. C'est la vie à Auteuil, auprès de Marie Laurencin, artiste peintre en vue.

En 1913 il rentre dans Paris intra-muros, quitté par Annie et s'installe Bd Saint Germain.

En 1914 il veut s'engager comme soldat, se faire naturaliser, rencontre Louise de Coligny-Châtillon qui devient la fameuse «Lou», et part au front. Entre deux permissions pour retrouver Lou puis Madeleine son nouvel amour depuis le début de l'année, il passe l'année 1915 au front sur la Marne et en Champagne.

Début 1916 il est en permission à Oran auprès de Madeleine. Il repart au Chemin des Dames, il en revient blessé à la tête : le traumatisme subi et les soins apportés, jusqu'à l'inéluctable trépanation, vont définitivement l'extraire du front et le démobiliser.

Il reprend alors pour les années 1917-1918 sa vie parisienne et littéraire, joue les conseillers et tuteurs auprès des jeunes sur-réalistes Breton, Soupault et Reverdy, se marie avec son nouvel amour, Jacqueline Kolb, la «jolie rousse» des *Calligrammes*.

Le 9 novembre 1918 il meurt comme une bonne partie de l'Europe décimée par l'épidémie alors incurable, de la grippe espagnole. Il est inhumé à Paris, au cimetière du Père Lachaise.

Quatre phases se distinguent donc assez nettement : la jeunesse méridionale, le séjour allemand, la vie parisienne, les deux années au front dans le Nord-Est de la France.

* Le chrétien

Apollinaire n'est pas exactement le baptisé idéal ni le premier communiant innocent : sa naissance est le fruit de l'illégitimité et de la clandestinité, sa mère gagne sa vie en tant que « call-girl » dans les casinos, temples de l'argent facile, des plaisirs et de la cupidité, et sa vie sentimentale n'est pas un modèle d'austérité : Annie, Lou, Madeleine, Jacqueline n'étant que les plus célèbres des nombreuses femmes qui ont accompagné sa vie.

Pourtant, Dieu l'obsède ou plutôt la religion, comme lien social plus qu'idéologique mais aussi en tant que catalyseur architectural et exercice du faste plus que comme guide spirituel : la religion relie les hommes et transforme leur paysage environnant, bref, restructure leur quotidien. Les figures d'autorité et les prétentions au mysticisme fascinent également cet être libre mais en recherche perpétuelle d'ancrages et poreux à tant de références. Lecteur de Mallarmé, de Baudelaire et Rimbaud, il a l'idée d'une mystique et le divin ne lui semble pas étranger à l'humain mais bien consubstantiel, mais sans naïveté : si l'on peut lire dans *Alcools* l'aveu brut : « je suis chrétien », c'est de la bouche de l'acteur, pas du « larron », héros du poème éponyme. Dans ce poème, être chrétien ne garantit rien : le donnant-donnant entre le Dieu et le croyant ne fonctionne manifestement pas et Apollinaire n'en attend rien de concret. En revanche, il admet une présence diffuse de la divinité ainsi que ses traces visibles laissées par les humains bâtisseurs en son nom. *Alcools* laisse voir, dès « Zone », en sa première page, et même si c'est sur le mode énumératif, « la religion », « le Christianisme » ainsi qu'« une église », et le « Pape Pie X » est le seul énonciateur désigné du poème. « La Chanson du mal-aimé » est parsemée de

références judéo-chrétiennes. « Vendémiaire », poème de clôture, s'achève en évoquant « la saveur du sang », « le vin » et les « forêts de crucifix ». Son dernier recueil de son vivant, les *Calligrammes* commencera avec « les sons de cloches » pour achever par une prière en forme de miserere : « Ayez pitié de moi ». Les symboles et les mythes judéo-chrétiens rattachent Apollinaire à ses premières années mais opèrent aussi à la façon de repères rassurants et de refuges imaginaires sur lesquels peut compter le poète contre les tumultes de l'existence.

✱ L'artiste parmi les artistes

La vie littéraire et artistique d'Apollinaire est d'abord de nature éditoriale puisqu'il est salarié de plusieurs revues et journaux : *Tabarin*, hebdomadaire satirique de Montmartre puis l'hebdomadaire *L'Européen*. En tant que conteur, il se fait publier en 1902 par *La revue blanche*.

Son rapport à l'écriture est d'abord ingrat car besogneux et administratif : il travaille comme sténodactylographe puis comme nègre d'un avocat parisien.

Les années 1903-1904 marquent un tournant : il rencontre Alfred Jarry satiriste, dramaturge, mondain puis les peintres Derain et Vlaminck. Avec Jarry et André Salmon il fonde un groupuscule littéraire tout en travaillant à ce qui deviendra les *Rhénanes*.

En 1905 deux autres rencontres vont être décisives, tout aussi panachées que les précédentes : un peintre encore, Picasso, et un poète, Max Jacob. Apollinaire est un habitué du bateau-lavoir. Les poètes Jean Moréas et Paul Fort sont de ses amis. Critique de romans ou critique d'art, ses écrits sur Braque le font accéder à une certaine notoriété, tout comme son plaidoyer soutenu en faveur des expérimentations picturales de Matisse dans *La Phalange* en 1907.

1909 est sa vraie naissance littéraire avec deux parutions importantes : *La Chanson du mal-aimé* dans le *Mercure de France*, et *l'Enchanteur pourrissant*, son premier recueil véritable autonome, illustré par Derain. En 1911 il s'ajoutera cette fois les

services de son ami Raoul Dufy pour *Le bestiaire* ou cortège d'Orphée. Avant que les binômes célèbres Reverdy et Picasso ou bien René Char et Georges Braque ne se forment, avant que Max Ernst et Éluard ne s'allient ou ce même Éluard et Man Ray ne collaborent pour publier des recueils à quatre mains où peinture et écriture se complètent, Apollinaire a envisagé la poésie comme la moitié d'un tout artistique et son écriture comme un art graphique parmi d'autres. C'est aussi le même moment où Blaise Cendrars, qu'Apollinaire vient de rencontrer, pense sa poésie conjointement à la peinture des époux Delaunay. En 1913-1914 il se rapproche de l'Avant-garde italienne et du futurisme transalpin. Son soutien trop marqué au cubisme lui vaut d'être évincé de la rédaction de la revue *l'Intransigeant*.

À partir de 1915 la guerre puis l'écriture (les *poèmes à Lou* qui seront rassemblés et édités bien après sa mort mais aussi les *Calligrammes*) prennent leur place. Peu à peu les Surréalistes prennent le dessus sur la vie littéraire et Apollinaire qui a trouvé l'appellation de « sur-réalisme » et fait office de père spirituel du groupe, laisse pourtant ce dernier à son propre destin. L'esprit de chapelle n'est pas son fort et de nouveaux arts l'intriguent davantage, comme le cinéma et l'opéra-bouffe mais il ne pourra pas mener à terme tous ses projets.

La vie culturelle d'Apollinaire et sa place dans le monde artistique vont au-delà de ces appartenances ponctuelles à des factions ou de ces filiations plus ou moins assumées entre les différentes avant-gardes. Il faut aussi considérer, outre les rapprochements physiques et les collaborations actives d'Apollinaire avec divers artistes, les rapprochements intellectuels, rêves, fantasmés et esquissés au fil des œuvres, des lectures et des textes. Dans ce cas, il convient de rattacher aussi Apollinaire au goût de l'image des Symbolistes, à la pratique d'une versification libérée et allégée d'un Verlaine, à la tradition mélancolique des Romantiques et des poètes maudits, à l'exercice d'une poésie narrative déjà portée par Aloysius Bertrand ou Isidore Ducasse, dit Lautréamont. Il ne